

déjà arrivé en France.... comme si le maigre apport de quelques dizaines d'Officiers et de quelques milliers d'hommes eussent pu changer le cours de la défaite.

Au cours des longues journées en mer, pendant que nous naviguions en zig-zag de Norvège jusqu'au large de l'Islande et d'Islande jusqu'en Ecosse, d'innombrables réussites, inoffensives passion de nerveux, m'apprirent que la bataille de France serait perdue mais que la guerre serait finalement gagnée dans plusieurs années: il est inutile de dire que je n'ajoutai aucune foi à ces augures, non seulement par ce que je ne crois jamais aux présages, mais par ce que cette inébranlable confiance que j'avais dans les destinées de mon pays m'empêchait même de placer la certitude de la Victoire dans la Durée. Celle-ci, comme sous l'analyse Bergsonienne venait se fondre sans l'espace sans le colorer de la teinte du temps.

Nous arrivâmes le 13 Juin à Glasgow où nous restâmes vingt quatre heures en attendant que le convoi destiné à ramener les français en Bretagne fût formé; journée sans fin, passée dans les longues rues tristes et grises de cette froide ville nordique, à regarder avec indifférence les portes brunes au vitrage dépoli des "saloons" et les étalages monochromes des devantures. Cette impression de "gloomy" venait se surimposer sur nos pensées déjà assombries par une anxieuse attente et soumettait nos nerfs à une épreuve harulante.-

Aussitôt débarqué, le Général Béthouard, commandant le ~~xx~~ corps expéditionnaire français, était parti en avion pour Londres afin d'entrer en contact avec le G.Q/G. français. Nous ne le revîmes qu'à Brest après notre débarquement.

Le 14 Juin, les unités françaises manies uniquement des équipements individuels et de leurs armes portatives furent embarquées sur quatre affreux petits rafiots qui descendirent le canal St Georges et firent route sans encombre, escortés par trois destroyers légers. Le 16 Juin dans la soirée deux des rafiots débarquèrent les troupes qu'ils contenaient à Lorient: les deux autres remontèrent jusqu'à Brest où je débarquai le 17 au matin.

Nous étions tous affublés d'un équipement nordique que nous avions grandement apprécié durant la traversée mais que nous ne tardâmes pas à maudire sous le chaud soleil breton. Les Officiers sans troupe, desquels j'étais se rendirent au "Chateau" pour y attendre les ordres. Les uns et les autres furent chargés de missions diverses de défense, d'organisation de coupures et de barrages. Dans l'après-midi la tumeur du discours du Maréchal Pétain se répandit dans la ville et aux alentours, mais personne ne voulait y croire; chacun croyait à la cinquième colonne, aux manoeuvres du traître de Stuttgart ! Il fallut malheureusement et rapidement se persuader de la réalité. On ne vit plus alors dans les rues de Brest, pendant toute la soirée que des femmes, des vieillards ou des enfants en pleurs. Les anglais rembarquaient avec célérité en regardant les français avec ce même air que j'avais vu sur nombre de visages de camarades quand nous avions quitté la Norvège: à certains moments des rixes éclataient entre soldats français et anglais: des explosions comme çaient à se produire dans le port, c'était le Génie Britannique qui mettait hors d'usage des moyens de levage ou des portes de bassins. Bientôt ça et là les barrages furent enlevés par ordre de maires craintifs; des soldats abandonnaient leurs armes dans les fossés, disant "que la guerre était finie" que c'était les Pétain qui l'avait dit"!! "Pourquoi qu'on irait se faire tuer puisque la guerre elle est finie"!! "On n'a plus qu'à rentrer chez nous"